



Répondant à la pression de son bras, elle se laissa emporter par le rythme de la danse. (p. 4873)

C. I.

LIVRAISON 621

Romoff partit chargé de toutes les bénédictions des amis d'Aldinoff.

Quelques jours après son arrivée à Genève, il adressait son premier rapport à une personne qui habitait Vienne. Il savait que ce rapport serait porté à l'ambassade, copié soigneusement par un secrétaire du chiffre et transmis dans la capitale russe par la valise diplomatique. Aucune indiscretion n'était à craindre.

Sa lettre mise à la poste, il s'était rendu dans un grand hôtel de la ville ; sans rien demander à personne, il prit l'ascenseur et monta au dernier étage, longea le couloir et frappa à une porte.

Un murmure de voix venait de derrière la porte ; le jeune homme frappa.

Le murmure se tut, le silence se fit, puis la porte fut brusquement ouverte par une petite femme aux yeux noirs, vêtue d'une blouse rouge, la tête casquée d'une masse de cheveux blancs.

— Ivan Romoff, dit le jeune homme.

— Nous vous attendions, répondit la femme.

Romoff, après avoir refermé la porte, s'était avancé au milieu de la pièce.

La chambre, très vaste, sous le plafond bas, était sommairement meublée. Une lampe électrique, était posée sur une table où s'étalait une carte et laissait dans un demi-jour confus les coins de la pièce.

Il y avait là plusieurs personnes ; mais le grand Ivanovitch ne s'y trouvait pas encore.

Romoff prononça son nom.

— Il va venir, répondit la femme à la blouse rouge ; mais en attendant, je vais vous présenter nos camarades.

Elle le fit et ajouta :

— Moi, je suis Nathalia Andrevna.

Sur ces entrefaites, Ivanovitch entra dans la pièce. Il était tout à fait imposant dans la longue robe de cham-

bre de couleur sombre qui lui donnait l'aspect d'un moine.

Une longue discussion commença à laquelle Ivan Romoff prit part, en émettant de loin en loin quelques brefs monosyllabes.

Quelques semaines plus tard, le bruit d'une conspiration avortée et étouffée en Russie courut dans le monde occidental. Un navire, chargé d'armes et de conspirateurs, avait touché terre en Finlande... Mais la police, prévenue par un traître, veillait... De multiples exécutions avaient eu lieu... Le reste avait été expédié en Sibérie...

Si quelque occidental avait pu à ce moment-là, jeter un coup d'œil dans cette pièce, il eut vu l'envers d'un complot. Vision brève et singulière, inattendue dans cet appartement d'hôtel, en plein centre européen ; le grand et mystérieux Ivanovitch, au centre de la pièce, à côté de Nathalia Andrevna, si menue, par contraste ; la masse immobile dans un coin du tueur d'espions et de gendarmes : Yakow ; d'autres encore... Et c'était là l'Etat-major de la Russie révolutionnaire.

.....

Quand Jacques Valbert revit Mlle Aldinoff, elle lui apprit qu'Ivan Romoff s'était enfin départi de sa réserve et lui avait appris que son frère avait été livré par un homme du peuple, le voiturier avec lequel il s'était entendu pour quitter Saint-Petersbourg. Cet homme, pris de remords, sans doute, s'était ensuite pendu.

— J'ai été si émue de cette nouvelle, ajouta la jeune fille. Oh ! notre pauvre peuple ! Je dois le voir demain. pour plus de détails.

En effet, le lendemain les deux jeunes gens se rencontrèrent de nouveau et leur conversation fut quelque chose d'assez étrange. Kyra ne comprenait pas les paroles que prononçait Ivan Romoff. Elles résonnaient en elle avec le son qu'elle voulait leur donner ; déjà elle était aveuglée par un sentiment qu'elle ne devinait pas.

— Je m'étais décidé à ne plus vous voir... avait-il dit, quand ils avaient cessé de parler de la pauvre Mme Aldinoff, toujours malade et du martyr.

Il semblait se surveiller, on aurait dit qu'il essayait de compter les battements de son cœur.

— Vous... ? Pourquoi ? avait demandé Kyra, suffoquée à cette pensée.

— Cela vous surprend ; mais c'est par prudence, de même que je n'ai pas voulu parler à votre mère. J'aurais pu lui dire que son fils, au cours de notre dernière conversation, m'a parlé de vous deux...

« De vous, il a dit que vous aviez des yeux de loyauté. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas pu oublier cette phrase. Elle signifiait qu'il n'y avait rien dans votre cœur qui put vous permettre de reconnaître un mensonge vivant, un mensonge parlant, si vous le rencontriez jamais... Que vous êtes une victime prédestinée ! Ah ! quelle suggestion diabolique !

Il peinait pour se maîtriser. La jeune fille avait posé sa main sur sa poitrine.

— Vous ne comprenez pas ?... continua-t-il. Très bien !

Par un miracle de volonté, il était parvenu à se reprendre.

— Qu'y a-t-il Ivan Ivanovitch ? interrogea Kyra, qui était effrayée de la violence qu'elle avait deviné sous le flux de paroles de son interlocuteur.

Il ne lui répondit pas ; il se contentait de la regarder passionnément.

Mais il gardait un silence impressionnant.

Puis, soudain, il se mit à parler des conspirateurs :

— Ah ! oui, nous avons vu l'état-major, l'avant-garde, le triste espoir du grand complot !... Les hommes qui veulent allumer la mèche et déchaîner l'explosion, destinée à transformer de fond en comble la vie de millions d'hommes, pour permettre à Pierre Ivanovitch d'être à la tête de l'Etat...

— Vous voulez me taquiner, dit la jeune fille. Notre cher mort me disait un jour que les hommes sont toujours au service de quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes... l'idée.

— Notre cher mort... répéta-t-il lentement.

L'effort qu'il faisait pour se dominer l'absorbait tout entier. Il restait devant elle comme un homme à peine animé d'un souffle de vie.

— Ah ! votre frère ! Dites-moi, Kyra Casimirovna, croyez-vous au remords ? Mais quelle question ?... Comment pourriez-vous le connaître, vous !... Ce que je voulais vous demander c'est si vous croyez à l'efficacité du remords ?

Elle hésita, comme si elle n'avait pas compris. Puis son visage s'éclaira.

— Oui, certainement, dit-elle d'un ton ferme.

— Alors, le voiturier est absous. D'ailleurs, c'était une brute, une simple brute, un ivrogne !...

Un frisson secoua Kyra.

— C'était un homme du peuple à qui les révolutionnaires venaient parler de leurs espoirs... Et il ne faut pas croire tout ce que l'on vous dit ! conclut-il avec une sorte de répugnance.

— Vous me cachez quelque chose ? s'écria la jeune fille.

— Croyez-vous, Kyra Casimirovna, que la vengeance s'impose comme un devoir ?

— Ecoutez, Ivan Ivanovitch, répondit-elle. Je crois que l'avenir nous sera élément à tous. Révolutionnaires et réactionnaires, victimes et exécuteurs ; traîtres et trahis, la grande pitié s'étendra sur eux tous, quand le jour se lèvera enfin, dans notre ciel sombre... La pitié et l'oubli, sans lesquels il ne saurait y avoir d'union ni d'amour...

— Je comprends, alors, vous ne souhaitez pas la moindre vengeance ? Jamais ?

Un sourire glissa sur ses lèvres décolorées.

Puis il reprit :

— Non... Mais supposez que celui qui a trahi votre frère ne soit pas le voiturier, mais un jeune homme de votre caste, un intellectuel, un esprit réfléchi à qui votre frère aurait pu se fier à la légère, peut-être... Réfléchissez à mes paroles ; il y a toute une histoire dans ce que je vous dis là.

— Et vous connaissez cette histoire ? Mais alors... ?

— Je l'ai entendue conter... On y parle... Mais qu'importe de quoi... puisqu'un homme est toujours au service de quelque chose de plus grand que lui-même... de l'idée... ? Je me demande quelle est dans cette aventure la plus grande victime.

— Dans cette aventure, répéta Kyra qui n'osait respirer.

— Savez-vous pourquoi je suis venu à vous... ? Simplement, parce qu'il n'y a, dans le vaste monde, nulle autre personne vers qui je puisse aller... Comprenez-vous ?... Personne vers qui aller ?... Concevez-vous cela ?...

La jeune fille, trompée depuis le début par une phrase de la lettre de son frère ne parvenait pas à voir la vérité qui luttait pour sortir des lèvres d'Ivan Romoff. Ce dont elle avait conscience c'était de sa souffrance. Elle allait lui tendre la main, lorsque sa voix résonna de nouveau :

— Une heure après vous avoir vue, j'ai compris quelle allait être ma vie désormais. Les terreurs du remords, la colère, la vengeance, ne sont rien à côté de la tentation atroce que vous avez fait entrer en moi quand vous m'êtes apparue pour la première fois, dans cette ville maudite !

Elle eut vers lui un regard éperdu, puis, tout à coup, dans une sorte d'intuition désespérée, elle jeta :

— L'histoire, Ivan Ivanovitch, l'histoire !

— Il n'y a rien à ajouter !

Il fit un pas en avant et s'arrêta, tremblant de la tête aux pieds :

— L'histoire finit ici, en ce lieu même.

Et il appuya un doigt dénonciateur sur sa poitrine. Kyra s'était évanouie.

Quand elle revint à elle, elle était seule dans le salon ; la domestique ne s'était aperçue de rien et Ivan Romoff s'était enfui.

Les mains de la jeune fille restaient ouvertes sur ses genoux et elle murmura d'une voix éteinte :

— Il est impossible d'être plus malheureuse... Impossible... Je sens que mon cœur se glace.

.....

Le lendemain, Mme Aldinoff avait cessé de vivre.

Après les obsèques, Jacques Valbert s'était efforcé de réconforter Kyra ; mais la douleur de la jeune fille était inconsolable.

— Je vais partir, lui dit-elle. Je vais retourner en Russie. Le peuple souffre ; je me vouerai à son service...

Tout est fini pour moi sur cette terre ; ce qui me restera de force, je le consacrerai à secourir les pauvres..

Elle mit le journaliste au courant de la confession d'Ivan Romoff et ajouta :

— C'était un grand caractère et s'il fut égaré, un instant, il en souffrit tant qu'il mérite d'être pardonné... Remarquez que j'étais absolument sans défense et qu'il était tout à fait en sécurité, tant vis-à-vis de moi que vis-à-vis de tous les autres... Et savez-vous ce qu'il a fait ?

Jacques Valbert secoua la tête négativement :

— Quand il m'a quittée, il s'est rendu dans une maison où tous étaient réunis et, là, il a fait une confession publique... Naturellement, Yakow, le tueur, était là et, malgré tout ce qu'on put lui dire, il sortit derrière Romoff... Il est rentré une demi-heure plus tard, en riant et en disant :

— Il ne trahira plus désormais !..

« Et quoiqu'on n'ait pas retrouvé son cadavre, je suis certaine qu'il a été tué... Les eaux du lac, ou du Rhône, à certains endroits, sont profondes.

Le jeune homme ne put retenir une exclamation.

— Oui, dit Kyra. Nos mœurs vous semblent barbares... je sais... Pauvre Russie... Pauvres intellectuels russes, si tourmentés... Mais vous savez, je suis sûre que personne n'eut voulu le tuer, c'est Yakow, seul...

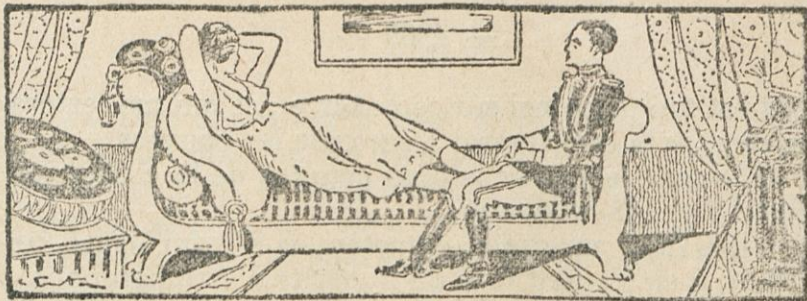
Le journaliste haussa les épaules.

— C'est effrayant, murmura-t-il... Est-il possible que notre époque civilisée recouvre tant de tristesses, de boue, de sang...

— Oui, effrayant, dit Kyra, en écho...

Et plus bas, elle ajouta comme se parlant à elle-même :

— Et tant de misère !..



CHAPITRE DXCIV

LE NAUFRAGE

Lé « Breslau », le gigantesque paquebot de la Hambourg Line, devenait un point à peine perceptible sur la mer.

Les spectateurs philosophes de ce départ pouvaient remarquer qu'avec la distance le monstre énorme, créé par le génie des hommes, se réduisait à une toute petite chose, en regard de l'immensité de la nature.

Herbert Smolten et Dubois étaient accoudés sur le spardeck. Ils n'échangeaient pas une paroles. Chacun d'eux paraissait immergé dans de profondes réflexions.

Il en était d'ailleurs ainsi d'un bout à l'autre du pont.

Une bonne partie des passagers étaient dans leur cabine ; mais tous ceux qui étaient sur le pont étaient silencieux.

On n'en était pas encore au moment où les liaisons se noueraient... Chacun restait sur son quant à soi et observait avec méfiance le voisin...

Cependant, dès le premier repas, pris en commun, la glace se rompit et dans la soirée, des couples, des groupes se formèrent.

Smolten et Dubois s'étaient joints à un groupe d'Américains qui, après avoir fait un voyage en Europe, voulaient visiter l'Afrique.

Et les conversations allaient bon train.

Smolten et Dubois, après avoir annoncé qu'ils allaient chasser au Cameroun, avaient été considérés par les américains, comme des héros et les dames étaient aux petits soins pour eux.

Une espèce de gloire les auréolait.

Les blondes misses les montraient en exemple à leurs cavaliers. Voilà ce qu'il fallait faire !... Il ne fallait pas se contenter de vagues excursions, sur les côtes ; mais, au contraire, s'enfoncer dans l'intérieur...

Smolten était ravi de se voir ainsi le centre de l'attention des passagers.

Il prenait, au grand amusement de Dubois, des attitudes de matamore et d'explorateur-né.

— Mais, disait une jeune miss ; j'ai entendu dire que, dans l'intérieur, le climat est terrible et que la forêt tue... ?

— Autrefois... autrefois, répondait Smolten. Maintenant, la civilisation allemande a réduit, tout au moins sur le territoire de nos colonies, je puis dire : même la mort...

« Nos colons ont porté la hache dans la forêt vierge ; nous avons fait sauter les arbres à la dynamite... Plus de cent mille arbres sont tombés sous les coups de nos hommes, en ne comptant que les arbres géants...

« Où était jadis la forêt, se trouvent maintenant des champs d'orge et de seigle... Où était la forêt, se trouvent maintenant des maisons... les maisons coloniales des européens, aussi bien que les cases de paille et de boue

des indigènes... Et il y a même l'Eglise et la maison de la Mission chrétienne...

— Bravo ! dit la jeune miss. Cela, c'est faire œuvre de colonisation.

— Oui, continuait Smolten, grisé par ses propres paroles et se référant à de vagues souvenirs de conférences écoutées d'une oreille distraite, oui... La force allemande a domestiqué même la forêt vierge et la forêt de l'Afrique Equatoriale, ce n'est pas un bois dans lequel on peut cheminer, elle est immense comme un océan, compacte comme une montagne, résistante comme une forteresse, avec ses lianes entrelacées et, de plus, elle est peuplée de bêtes féroces, d'éléphants sauvages, de serpents, d'orangs-outangs et les explorateurs reculent devant elle comme devant une muraille...

« Alentour, jadis, les hommes blancs étaient fauchés par les maladies, à moins qu'ils ne tombassent sous la dent des fauves ou des serpents...

« Maintenant, plus de trois mille colons avec leur famille avaient conquis le sol pied à pied sur la forêt. Les nouvelles générations d'indigènes s'étaient habitués à la présence des blancs et au travail. Certains s'étaient convertis et vivaient en bonne intelligence avec les missionnaires...

Et tout en vantant ainsi la culture allemande, Smolten se rengorgeait, comme si eût été lui l'artisan de cette prospérité dont il parlait tant, sans en savoir rien...

.....

Depuis cinq jours, le « Breslau », voguait en plein Océan Atlantique.

La température s'adoucissait par degrés : l'on sentait que l'on s'approchait du Sud de l'Espagne.

À bord, tout semblait aller à merveille et les passagers, maintenant, formaient comme une grande famille.

La nuit était tombée.

Seuls, sur le pont, Smolten et Dubois et, à l'autre bout du pont, un couple d'amoureux, devisaient.

Dans quelques jours, ils toucheraient à Dakar...

Les deux hommes commençaient à avoir déjà quelque regret de la vie à terre, que serait-ce lorsqu'ils seraient en pleine brousse...

La nuit était fraîche, mais splendide ; non loin, dans le sillage du grand navire, on apercevait un yacht de plaisance, qu'on avait rencontré dans la matinée de ce même jour et les passagers avaient pu lire, inscrit à la poupe, le nom de « Glory ».

C'était, en effet, le beau yacht blanc de Réginald Bury qui croisait dans l'Atlantique, ayant à son bord, le fils de lord Rowland et son inséparable James Wells. Les deux jeunes gens avaient décidé de se rendre en Afrique, eux aussi.

La mélancolie de James Wells ne cédait pas aux multiples distractions que lui procurait sans cesse son ami ; toujours, lancinante et aiguë, revenait sa douleur...

Il était inconsolable de la perte de la pauvre Amy.

Cependant, Réginald espérait que l'action, la rude action africaine le guérirait...

Tandis qu'à bord du « Breslau », Smolten et Dubois, jouissaient de la douceur du soir, sur le « Glory » les deux explorateurs causaient eux aussi des chasses prochaines qu'ils se promettaient.

Soudain, Réginald sursauta et, le bras tendu, dans la direction du grand paquebot dont, l'instant d'avant, on voyait les feux à tribord, il s'exclama :

— Que se passe-t-il donc ?

James Wells regarda, ne vit rien.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-il. Je ne vois rien...

— Justement ! Le « Breslau » avec qui, il y a quelques heures, nous avons échangé des saluts, vient d'être englouti par la nuit... Il n'y a plus un feu à bord... Or, comme un grand paquebot n'a aucune raison de voyager tous feux éteints, je présume qu'il vient de se produire quelque chose d'anormal.

Et Réginald appela :

— Capitaine !

Le capitaine du yacht, un vieux marin barbu, qui répondait au nom de John Donatson, accourut :

— Capitaine, lui dit le jeune homme, voyez-vous encore les feux du « Breslau ».

Le vieux loup de mer regarda en tous sens sur l'Océan et, d'un air stupéfait, se tournant vers Réginald, il répondit :

— Ma parole, on dirait qu'il a disparu.

— Ne trouvez-vous pas cela extraordinaire, cap...

Il s'interrompit.

Un appel de sirène venait d'éclater à tribord.

— Le paquebot est en détresse ! s'exclama Réginald. Vite, capitaine, faites donner tous les feux et portons nous à leur secours...

En effet, à bord du grand paquebot, l'électricité s'était soudainement éteinte.

Toute tremblante, une des passagères était venue prévenir le capitaine que, non seulement, le commutateur tourné, elle n'obtenait pas de lumière, mais encore elle percevait comme un grésillement et sentait une odeur de brûlé la prendre aux narines.

A ce moment-là, d'autres lampes et les phares brûlaient encore sur le navire ; le capitaine avait donc cru à un court-circuit partiel. Immédiatement, il avait alerté l'ingénieur-électricien ; mais celui-ci n'avait pas encore

atteint la machinerie que tout s'éteignait subitement.

Des lampes électriques de poche, des briquets, des chandelles s'étaient allumés un peu partout dans tous les coins de l'immense bâtiment flottant...

Mais l'épouvant avait étreint tous les cœurs.

Le capitaine avait rassemblé tous ses officiers et les avaient prié de réunir les passagers, de les munir des engins de sauvetage nécessaires et de préparer les canots pour le cas où une avarie grave aurait succédé à cette panne d'électricité.

Dans le noir, les femmes poussaient des cris, se raccrochaient aux bras qui se trouvaient à leur portée...

Puis, la sirène, hurlant de cinq minutes en cinq minutes, comme lorsqu'un navire se trouve dans le brouillard avait achevé d'ébranler les nerfs les plus solides.

Smolten s'était dressé d'un bond et avait poussé un juron sonore.

Dubois avait blêmi; mais dans l'obscurité, nul ne pouvait s'en apercevoir.

Allait-il donc, après avoir fui tant de périls, mourir noyé, comme un rat?

Les officiers rassemblaient les passagers sur le pont, distribuaient à chacun une ceinture de sauvetage, donnaient l'ordre de descente dans les canots, si cela était nécessaire...

Ils avaient à peine fini de parler que le capitaine, qui, sous la lueur tremblotante d'une torche que tenait un matelot, apparaissait, blême, en criant :

— Les canots à la mer!...

Il y eut des cris d'épouvante. Puis la voix du capitaine, s'éleva encore :

— Mesdames, messieurs, ne vous affolez pas; vous avez le temps. Il y a place pour tout le monde dans les canots; nous ne sommes pas loin des côtes et il n'y a

d'autre risque que celui que pourrait nous faire courir un affolement...

« Déjà l'on vient à notre secours, voyez...

En effet, l'on apercevait, non loin, les feux du « Glory » qui forçait sa vitesse pour rejoindre le bâtiment en détresse.

Peu à peu, les canots se remplissaient, malgré les inévitables scènes de désespoir auxquelles donnent lieu les naufrages.

Mais, enfin, il n'y eut que peu de brutalités à signaler. L'équipage du « Breslau » était admirable de sang-froid.

Malheureusement, il n'en était pas de même des passagers; tous avaient une telle hâte de s'éloigner du bâtiment depuis qu'ils savaient que le feu était à bord, car la nouvelle s'était immédiatement répandue, que des bousculades se produisaient dans les canots.

Le capitaine, en dernier, venait de s'affaler sur sur l'échelle de coupée pour descendre dans le dernier canot qui l'attendait quand, soudain, une gerbe de flammes fusa vers le ciel; un flot de fumée roula à la surface de la mer et, au bout de quelques minutes, le fracas d'une explosion parvint aux oreilles des naufragés et des passagers du « Glory ».

Le dernier canot avait sauté avec le navire.

Quand la fumée se fut dissipée, on ne vit plus sur la surface de l'océan, que trois canots, fuyant à force de rames le lieu du sinistre.

— Stoppez ! avait ordonné Réginald Bury.

Le navire attendit quelques instants, puis il reprit sa marche dans la direction des deux canots, portant les rescapés.

Comme il allait toucher l'un d'eux, celui-ci, par suite d'une fausse manœuvre, sans doute, se retourna et les naufragés, jetés brutalement dans les flots, n'eurent d'au-



*La foule se dispersa avec un cri d'horreur et s'enfuit dans
toutes les directions.* (p. 4944)

tre ressource que de se rattraper aux bouts de filin que leurs lançaient les marins du « Glory ». Mais tous furent sauvés et purent monter à bord, de même que les passagers du derniers canot.

— Messieurs, dit alors Reginald Bury aux deux officiers qui se trouvaient avec les rescapés, je ne puis vous offrir une bien large hospitalité; mais je puis vous conduire dans le port le plus proche, si vous le voulez bien...

— Nous acceptons avec reconnaissance, répondirent les deux marins.

Le port le plus proche était Casablanca.

Le « Glory » mit le cap sur cette ville et le lendemain, alors que les rescapés du « Breslau » s'étaient un peu remis de leurs émotions, ils débarquèrent dans cette ville, à l'exception de Smolten et de Dubois qui, ayant causé avec le maître du navire, lui avaient fait part de leur désir d'aller chasser dans l'Afrique Equatoriale.

— Nous irons donc de compagnie, avait répondu le fils de lord Rowland, si toutefois il vous plaît d'accepter mon hospitalité...

James Wells, lorsqu'avait eu lieu cette conversation entre l'allemand et son ami n'était pas présent; il s'occupait de l'installation à bord des passagères sauvées et il n'avait que distraitement jeté un regard sur les deux hommes.

D'ailleurs, sa pensée était à cent lieues de soupçonner que le pire ennemi de sa pauvre Amy pouvait se trouver dans ces parages et y eut-il pensé qu'il eut hésité à reconnaître en l'élégant globe-trotter, portant barbièche en pointe, le misérable qu'il n'avait vu que dans des circonstances trop troublées pour qu'il put graver sa physionomie dans sa mémoire.

Il n'en était pas de même de Smolten.

Dès qu'il avait mis le pied sur le pont du navire, il avait tiré Dubois à part et lui avait demandé :

— Vous ne connaissez pas cet homme?

— Non! avait répondu le belge.

— Ni son ami?...

— Jamais vu...

— Bien! Cependant, si vous m'en croyez; nous changerons de nom, tous deux. Même si nos figures ne leur rappellent rien, nos noms pourraient leur dire quelque chose...

Et il avait attendu que les officiers du « Breslau » eussent pris toutes leurs dispositions pour le débarquement au Maroc, pour se présenter à Reginald Bury et lui faire part de son désir.

Il avait ajouté :

— Monsieur Claes, de Bruxelles; quant à moi, mon nom est Muller, Pierre Muller, d'Altona.

— Monsieur Muller! Monsieur Claes, enchanté!

Et Reginald Bury avait tendu sa main loyale aux deux coquins.

Quelques heures plus tard, le navire, allégé des rescapés du « Breslau », avait repris sa route vers le Sud, sans que la véritable identité des deux misérables eut été dévoilée et sans que leurs hôtes aient conçu le moindre soupçon...



CHAPITRE DXCV

SALONS PARISIENS

Si l'affaire Dreyfus a moins remué les masses que le boulangisme, elle a remué bien plus rudement l'élite.

Elle y provoquait une intolérance et une combattivité qui ne s'y étaient jamais vues encore...

C'est ainsi que dans nombre de salons, haut cotés du monde parisien, on avait combattu et l'on combattait encore, malgré la triste révision de Rennes pour le malheureux capitaine.

Alors que le public se désintéressait de l'affaire, maintenant que « le martyr » vivait en liberté, dans sa famille, les salons combattaient encore...

D'ailleurs, le capitaine, lui-même, ne se décourageait pas...

Il ne désespérait pas de parvenir, un jour, à faire reconnaître publiquement son innocence et à reconquérir son honneur...

Les années de souffrances et celles qui avaient suivi la lutte, avaient marqué leur empreinte sur son visage.

Il avait prématurément vieilli.

Cependant, il était encore dans la force de l'âge... Mais il montrait un visage froid, aux yeux bleus clairs, où passaient, par éclairs, un sourire vaguement sarcastique...

Comme il devait être désabusé... Cette roideur faciale donnait de l'indifférence à tous ses propos.

D'ailleurs, dans les rares salons dans lesquels il se montrait encore, car sa misogynie le faisait se tenir à l'écart, il montrait dans ses paroles, beaucoup de philosophie et ne manifestait de rancune contre personne...

Combien l'on sentait que cet homme sensible, émotif, avait souffert pour se replier autant sur lui-même.

Pourtant, ce jour-là, dans le salon de Mme Ménard-Dorian, il parut plus vivant, une flamme de sang montait à ses pommettes.

Sa voix, terne à l'habitude, avait des sonorités, des accents inaccoutumés, lorsqu'il aborda Picquart, commensal habituel des Ménard-Dorian.

— C'est fait, lui dit-il, j'ai demandé une nouvelle révision du procès.

Le visage agréable du colonel Picquart sembla se rembrunir.

De même que M^e Labori, l'officier estimait qu'il ne fallait pas ramener sur l'eau cette vieille affaire et l'obstination de Dreyfus le contrariait visiblement.

— Croyez-vous vraiment réussir ? demanda-t-il d'une voix sans timbre.

— On doit le faire, répondit Drefus... Il le faut.

Picquart eut un haussement d'épaules quelque peu impatienté.

— Vous allez donner bien du « tintouin » au gouvernement.

En disant ces mots, Picquart pensait à lui-même. Il espérait, dans le prochain ministère, être ministre de la

Guerre ; si l'affaire Dreyfus rebondissait, pourrait-il nourrir encore cet espoir?...

— Que dit Labori? demanda-t-il.

La voix d'Alfred Dreyfus se fit amère :

— Labori m'abandonne, me semble-t-il. Il a trop d'ambition et ma cause, aujourd'hui, n'est plus intéressante pour lui.

Il se tut un instant et il se remémorait les paroles qu'on lui avait rapportées du grand avocat :

« Il y a beaucoup de hasard dans les causes qui nous tombent dessus » avait dit Labori, et le devoir professionnel nous contraint souvent à défendre des individus coupables ou suspects.. D'ailleurs, il y a tant de nuances dans la culpabilité. En bien des cas, les deux parties ont une part de torts. La complexité de la vie sociale produit en abondance, des innocences frelatées et des culpabilités sympathiques ou presque... »

Alfred Dreyfus avait voulu voir dans ces paroles une allusion. Sa sensibilité exacerbée ne le rendait pas très facile à manier et Picquart qui comprenait parfaitement les raisons de M^e Labori, par ce qu'elles avaient de commun avec les siennes, l'approuvait intérieurement.

Mais Alfred Dreyfus ajoutait :

— Tant pis! Il faudra qu'on aille jusqu'au bout... Je ne renonce à rien... Je continuerai de lutter...

Mme Ménard-Dorian s'approcha des deux hommes avec un bon sourire.

C'était dans son salon et dans celui de Mme Paul Clemenceau que l'on avait le plus âprement combattu pour Dreyfus.

C'était chez elle que la plupart des écrivains s'étaient ralliés à la cause du malheureux capitaine. Anatole France, lui-même, était un des habitués de ce charmant salon qui retentissait encore de tous les échos de la lutte.

M. Ménard montrait une passion tenace et taciturne et il approuvait ouvertement Dreyfus de poursuivre sa réhabilitation par tous les moyens. Mme Ménard et sa charmante fille, qui venait d'épouser Georges-Victor Hugo le petit-fils du grand poète, avaient été les plus actives propagandistes.

On rencontrait aussi dans cette maison, Naquet, « le père Divorce » comme l'appelait le peuple de Paris, le promoteur de cette loi qui fit couler tant d'encre...

On y trouvait aussi Léon Daudet qui tenait à ce salon par sa femme, Jeanne Victor-Hugo, la sœur de Georges et, par conséquent, la belle-sœur de la fille de la maison.

Autour de Jeanne s'agitait une troupe de littérateurs dont les Goncourt, Zola, les Rosny et nombre d'autres, tous connus, tous au premier rang de la littérature du début du siècle.

Ce fut là que Dreyfus trouva ses plus chauds partisans, ses meilleurs défenseurs, dans cette élite de la pensée et du monde parisien.



Ce jour-là, quand Dreyfus eut dit à la maîtresse de maison qu'il avait introduit une nouvelle instance en révision, on l'applaudit.

Tous ceux qui étaient là n'avaient pas les raisons d'ambition de Picquart et de Labori; personne ne prononça des paroles de doute; au contraire, on trouva des mots d'encouragement, on lui promit des appuis...

Tant d'hommes politiques fréquentaient le salon de

Mme Ménard-Dorian qu'il serait sans doute possible de les intéresser à l'affaire et, sans soulever l'opinion, sans combattre comme on l'avait fait à Rennes, étant donné que le président Loubet était très bienveillant...

Mais quelqu'un interrompit Mme Ménard-Dorian qui exposait tout cela :

— Le septennat du président Loubet tire à sa fin...

— Bah! il se représentera ou nous gagnerons à nos vœux son successeur. Ayez confiance, capitaine, le concours de tous les honnêtes gens vous reste acquis...

— Malheureusement, dit quelqu'un, Zola ne sera plus là pour voir votre triomphe final...

Un voile de tristesse passa sur les traits de tous les assistants.

Oui, Zola n'était plus là...

Et cependant, il avait tellement été à la peine.

Plus que Dreyfus encore, il avait été sali, vilipendié, traîné dans la boue, insulté....

Mais toujours, il ressortait de toutes les batailles avec plus d'ardeur encore... Toujours, il avait quelques forces nouvelles qui le faisait se jeter plus fort dans la bataille.

Et l'on pouvait dire, sans crainte de se tromper, que c'était lui avec Scheurer-Kestner, qui avait gagné la première bataille...

Mais le martyr avait été rendu à la liberté; mais non à l'honneur...

— Ce sera moins difficile, allez! dit Mme Ménard-Dorian, d'une voix calme et affectueuse.

Chez Mme Paul Clemenceau, chez Georges Renard, cette nouvelle reçut le même accueil; partout on encourageait le malheureux capitaine.

Partout, l'on regrettait que Zola ne put assister au triomphe.

— Je vais vous dire quelque chose, dit Mme Paul Paul Clemenceau, j'ai entendu à votre propos un mot charmant qui vous voulait être rosse et manquait son but...

— Quoi donc?

— Voici. Un antisémite disait : Dreyfus est dieu et Zola son prophète!... Je n'ai pas trouvé cela rosse... Vous avez été une victime comme le Christ et Zola, vraiment, a été, pour votre innocence, un apôtre convaincu...

— Oui, dit Alfred Dreyfus, avec un pâle sourire... Mais je n'ai mérité, comme dit ce héros d'une tragédie, « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité »... Je ne suis qu'un pauvre homme et si je me soucie autant de mon honneur; ce n'est guère pour moi, qui suis un homme fini, désormais, et dont la vie est sans but, puisque je ne revêtirai jamais plus cet uniforme que j'ai tant aimé, mais c'est pour mes enfants, pour que, plus tard, dans la vie, ils ne soient pas maqués d'un stigmaté d'infamie... C'est pour eux, uniquement pour eux, que je réclame ma réhabilitation et je la réclamerai tant que j'aurai un atome de souffle. Pardonnez-moi, Madame...

— Quoi donc, capitaine? Je trouve cela très beau, sublime... N'est-ce point digne justement de l'homme que vous êtes?...

Autour d'eux, le salon vibrat de rires joyeux de jouvencelles et de jeunes gens; par groupes, ils distribuaient les gâteaux et le thé; dans une animation agréable, la soirée se passa.

On écouta un lied de Schumann, joué avec âme par la maîtresse de maison; puis l'on se sépara; mais Dreyfus emportait en son cœur comme une étincelle d'espérance...

Il y avait donc encore sur terre des gens qui s'occupaient de lui...

Quand il rentra chez lui, il trouva Lucie veillant sur le sommeil des enfants endormis.

Elle mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! ils dorment...

A pas de loup, doucement, le père et la mère, après un dernier regard aux deux angelots endormis sortirent de la pièce et refermèrent la porte.

— Mon chéri, dit Lucie, se jetant dans les bras de son mari. Quelles nouvelles m'apportes tu ?

— De bonnes nouvelles, Lucie... Chez Ménard-Dorian, comme chez Clemenceau, tous sont avec moi... Seul, Picquart fait des réserves. Je sais pourquoi. On me l'a dit à l'oreille chez Clemenceau. Il compte être ministre de la Guerre dans le prochain ministère et ma diatribe contre les bureaux de la Guerre ne pouvait lui plaire ; il est certain qu'il aura à compter avec ces bureaux et il hésite à se jeter de nouveau dans la lutte, il craint, comme Labori, que cela ne nuise à sa carrière...

— Tous égoïstes... Tous ambitieux ! dit Lucie, d'une voix amère...

— Des hommes, simplement, dit doucement Dreyfus d'un ton désabusé. Que veux-tu ; ils n'ont pas souffert comme moi ; ils ne se disent pas que je souffre de voir mon honneur souillé, diminué ; ils pensent seulement que je vis maintenant tranquille, que, matériellement, je ne souffre plus... Mais le souvenir, Lucie, le terrible souvenir de mes nuits d'insomnie et de mes souffrances là-bas, ils n'ont pas assez d'imagination pour le deviner... Et l'honneur de mes enfants, ils ne s'en soucient point...

« Ils se disent qu'ils ont fait pour moi tout leur devoir...

— Oui, c'est justement là que s'avère leur égoïsme, dit la jeune femme... Ils devraient se dire que la tâche n'est pas achevée... au contraire...

— Il faut prendre les gens comme ils sont, ma ché-

rie... Mais ne nous désolons pas... Mme Ménard-Dorian m'a donné l'assurance que nous arriverions à nos fins...

— Comme elle est bonne! dit Lucie.

— Plus que tu ne peux l'imaginer!... D'ailleurs, les femmes comprennent mieux les raisons que j'invoque, aujourd'hui, que les hommes... Ce sont, si l'on peut dire, des raisons sentimentales; il s'agit de nos enfants...

« Je ne veux pas que l'on dise : « C'est le fils d'un traître... » Je ne veux pas que ma fille ait à baisser la tête...

« Ces raisons-là, les femmes les comprennent...

« Autrefois, on a dit aux hommes: un homme souffre le martyre; on l'a déporté, étant innocent; on l'a maltraité, en dépit de la loi... »

« Et les hommes se sont battus pour la justice, pour le triomphe de la loi.

« Mais aujourd'hui, je suis matériellement un homme heureux... J'invoque des raisons sentimentales, cela les intéresse moins...

— Mais heureusement, les femmes sont avec toi...

— Et ce que femme veut... oui, ma bonne Lucie...

— Dieu le veut!

Les deux époux s'embrassèrent, puis après encore un regard sur les enfants qui dormaient d'un profond sommeil, ils rentrèrent dans leur chambre, plus heureux qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps...

— Enfin! enfin! murmura Lucie avant de fermer les yeux, un jour luira bientôt où tout ce qui rappelle encore ce terrible cauchemar sera bientôt effacé...

Et, un sourire sur les lèvres, elle s'endormit profondément...



CHAPITRE CCXCVI

QUELLE ETRANGE HISTOIRE !

Jacques Valbert, assez perplexe, remontait lentement la rue de Carouge. Cette artère genevoise, qui aboutit dans les quartiers excentriques a, elle-même, déjà, quelque chose d'un faubourg.

On y voit des cafés à l'allure paisible ; mais dont les consommateurs ont tous quelque chose d'exotique et Jacques Valbert, en y pénétrant, avait toujours éprouvé quelque chose comme une appréhension vague et, d'ailleurs, vite oubliée...

Naturellement, les russes révolutionnaires abondaient dans ce quartier, mais il y avait là aussi les derniers des « pifferrari », espèce disparue de nos jours ; mais qui, à cette époque, était nombreuse dans les capitales européennes.

Il y avait aussi des espagnols, des portugais ; en un mot, tous ceux qui, dans le monde, parlaient d'anarchie ou de révolution...

Ce jour-là, Jacques Valbert pénétra dans un de ces cafés et il s'installa dans le fond de la salle.

Le matin même, le garçon qui lui apportait son petit déjeuner lui avait remis un mot assez étrangement tourné pour lui faire penser qu'il avait été écrit par une personne ne possédant pas très bien le français, et dans lequel on l'invitait à venir là, à une heure déterminée.

Aucun motif à cette convocation étrange et Jacques Valbert se demandait ce que cela signifiait.

Il s'était assis dans un coin d'où il voyait parfaitement la porte afin de ne rien perdre des allées et venues des clients. Mais, presque aussitôt, il lui sembla qu'il se passait quelque chose d'insolite.

Il y avait là une vingtaine de consommateurs, causant par petits groupes, cependant, l'un d'eux parlait très vite, d'une voix aigüe, au timbre désagréable. C'était un petit homme, d'aspect mou, aux yeux brillants, à la courte barbe noire en pointe, aux traits sémites. Il souriait beaucoup en montrant de belles dents.

Jacques Valbert était là depuis quelques instants, lorsque soudain, la porte s'ouvrit. Le silence se fit, toutes les têtes se tournèrent vers l'arrivant.

L'homme qui entrait s'immobilisa.

Le journaliste entendit un souffle court et profond, comme un soupir.

L'homme était livide; il regardait les assistants un à un...

— Cet homme a peur, pensa Jacques Valbert.

Et aussitôt, il songea que c'était là son mystérieux correspondant.

Pourquoi cet homme l'avait-il appelé à l'aide?...

Sans doute parce que c'était un russe, comme la plupart de ceux qui étaient là et qu'il savait que le jeune français était lié avec Mlle Aldinoff qu'on avait vu souvent en sa compagnie.

— Lewinski! dit enfin le nouvel arrivant.

— Oui... répondit le petit homme à la barbe noire.

Le nouvel arrivant resta encore quelques secondes debout, rigide, puis il alla s'asseoir à côté de celui qu'il avait nommé Lewinski.

Jacques Valbert alluma une cigarette et reprit le journal qu'il avait cessé de parcourir pendant un instant.

L'animation normale semblait être revenue. Le nouveau venu, toujours pâle tenait son visage tourné vers Jacques Valbert; il causait avec les autres.

Le journaliste ne pouvait rien entendre de leur conversation; mais en parcourant distraitement son journal qu'il avait déjà lu d'un bout à l'autre, il jetait de fréquents coups d'œil sur le groupe. Plusieurs fois, il rencontra les regards du dernier venu et, dans ces regards, il crut voir une angoisse et comme un appel.

De temps en temps, des regards allaient à la pendule; des murmures, des chuchotements, éclataient dans la salle, puis l'un des consommateurs se mit au piano.

On plaisanta le musicien, et, finalement, celui-ci renonça à jouer...

Le dernier venu continuait à regarder intensément le journaliste... Ses yeux étaient ceux d'un homme aux abois, d'une bête traquée, d'une créature qui marche au supplice, qu'on va égorger... Il n'y avait pas à s'y méprendre : cet homme lançait au jeune français un appel désespéré...

Enfin, l'un d'eux se leva et, aussi Lewinski et un autre l'imitèrent. Puis, le dernier venu, aux yeux tragiques, se joignit à eux. Ils se préparaient à sortir.

Jacques Valbert en fit autant et sortit de la salle, devant eux, de l'air le plus nonchalant du monde.

Au surplus, l'heure que lui avait indiquée son mystérieux correspondant était passée depuis longtemps... Il fallait bien que celui-ci fut dans la salle... Mais le jeune

l'homme pensait qu'il s'agissait de l'homme aux yeux implorants.

Au dehors, les pavés luisaient sous la rosée nocturne et les lumières faisaient sur l'asphalte des traînées brillantes. Il y avait très peu de passants. L'air semblait frais et léger, après l'atmosphère lourde du café.

Il n'avait pas fait vingt mètres qu'il entendit résonner derrière lui les pas de plusieurs personnes. Il se détourna et aperçut Lewinski, deux de ses compagnons et l'homme aux yeux épouvantés.

Ils allaient deux par deux : l'un, grand et corpulent, tenait la victime présumée par l'épaule, d'un geste affectueux et protecteur; Lewinski et l'autre marchaient sur leurs talons.

Ils allaient vite. Jacques Valbert s'arrêta pour allumer une cigarette et les quatre hommes le dépassèrent. Bientôt, au tournant d'une rue, ils disparurent à sa vue.

Le journaliste hâta le pas et tourna lui aussi l'angle de la rue.

Le groupe avait disparu. Il s'engagea dans la rue dans laquelle lui semblaient retentir les pas des quatre hommes, puis revint sur ses pas, sans avoir rien vu.

Ce quartier, plein de rues se coupant à angle droit, lui était inconnu. Il allait au hasard sans prendre le temps de s'arrêter pour s'orienter.

Enfin, à un carrefour, il crut entendre des voix lointaines. Il courut dans l'ombre et, bientôt, il vit les quatre hommes en train de parlementer avec un sergent de ville.

L'agent devait faire des remontrances à ces hommes pour quelque méfait qu'ils avaient commis. Sa voix rude répondait à la voix aiguë de Lewinski; enfin, il fit un pas en arrière et d'un air bienveillant marqua qu'il laissait ces noctambules continuer leur chemin en les priant de ne pas recommencer...